

Essai

Jean-Paul Beaumier, Yvan Cliche, Andrée Ferretti, Jean-Guy Hudon, Daniel D. Jacques, Yves Laberge, Laurent Laplante, François Lavallée, Hélène Lépine, Yvon Poulin, Judy Quinn et Pierre Rajotte

Numéro 130, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

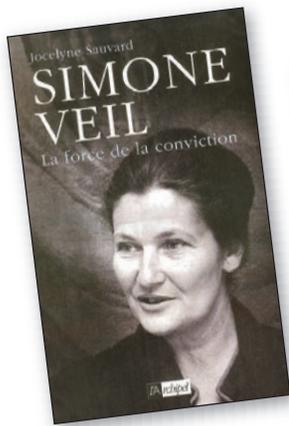
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P., Cliche, Y., Ferretti, A., Hudon, J.-G., Jacques, D. D., Laberge, Y., Laplante, L., Lavallée, F., Lépine, H., Poulin, Y., Quinn, J. & Rajotte, P. (2013). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (130), 45–55.

Simone Veil, Compostelle



Jocelyne Sauvard
SIMONE VEIL

LA FORCE DE LA CONVICTION

L'Archipel, Paris, 2012, 307 p. ; 29,95 \$

La destinée et la personnalité de Simone Veil sont de celles qui commandent une biographie. Rescapée d'Auschwitz, elle a vu sa carrière culminer en 1979 lors de son élection à la présidence du Parlement européen. Mais on se souviendra surtout d'elle pour avoir été, à titre de ministre de la Santé sous Valéry Giscard d'Estaing, le maître d'œuvre de la « loi Veil », qui dépénalisa l'avortement en France en 1975. Son engagement au service de la dignité humaine (notamment en ce qui concerne les conditions de vie des détenus au début de sa carrière dans les services correctionnels) restera le leitmotiv de son parcours.

Qu'un biographe éprouve de l'enthousiasme pour la personnalité dont il raconte la vie, il n'y a rien de plus normal, voire souhaitable. Il faut toutefois éviter de tomber dans le panégyrique, sous peine de desservir son propos. Jocelyne Sauvard, dans un style plutôt journalistique qui se veut percutant et finit justement parfois par assourdir, s'est donnée comme mission de chanter les vertus d'une femme infaillible qui a traversé plus ou moins dans l'isolement un monde hostile et insensible parce que

essentiellement masculin, un monde où elle sera la seule, contre vents et marées, à faire preuve de cœur et à apporter un peu d'humanité. Il est permis de croire qu'un parti pris aussi emphatique ne fait pas justice à la femme certes déterminée, mais aussi manifestement pondérée, que fut Simone Veil.

Indéniablement, la femme mérite des éloges, mais ce qui fait l'intérêt d'une biographie, c'est le plaisir de découvrir une personne en chair et en os, non seulement dans ses qualités, mais aussi dans ses hésitations, dans les défauts qui la rendent humaine et qui livrent au lecteur une complexité à laquelle il peut s'identifier. Ici, au milieu d'un récit dont on ne peut nier le caractère exhaustif sur le plan factuel, on a malheureusement du mal à trouver la femme sous les superlatifs.

François Lavallée

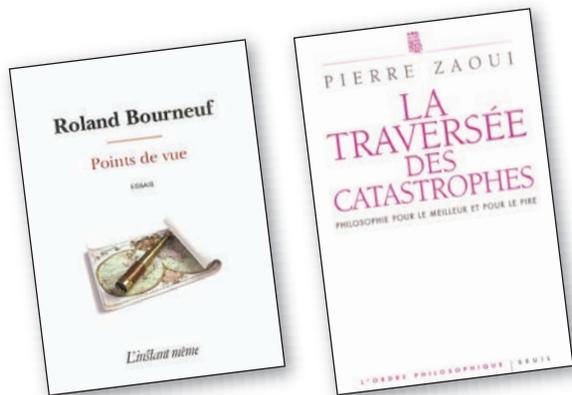
Rhéal Sabourin
ON NE REVIENT JAMAIS DE COMPOSTELLE !

De la Francophonie, Lévis, 2012, 316 p. ; 24,95 \$

Depuis les années 1990, les récits de pèlerins qui souhaitent témoigner de leur expérience à Saint-Jacques de Compostelle ont donné lieu à un véritable phénomène éditorial. Uniquement au Québec,

plus d'une trentaine de témoignages ont été publiés en volume de 1997 à nos jours. Il en résulte un certain risque de redites auquel n'échappe pas le récent ouvrage de Rhéal Sabourin. Dans le récit de ce dernier, on retrouve en effet la plupart des lieux communs qui caractérisent ce genre de témoignage. L'auteur y relate les activités et les « tâches routinières » inhérentes à cette expérience de marche intensive, il décrit les paysages et les rencontres qui marquent son quotidien sur le Chemin, le tout accompagné de quelques réflexions et impressions personnelles. On y retrouve également quelques références convenues au guide du clerc poitevin Aimery Picaud et au populaire récit de Paulo Coelho, de même que des allusions aux rituels à accomplir, aux légendes traditionnelles et aux vestiges historiques et religieux qui jalonnent le Chemin. Mais surtout, on y retrouve cet incontournable questionnement sur ce qui pousse inexplicablement les pèlerins, toujours nombreux, à cheminer sur le Camino. « Le Chemin semble exercer un attrait mystérieux qui défie la logique », constate Sabourin. Il faut dire que malgré les motivations très variées des pèlerins, le périple à Saint-Jacques de Compostelle répond chez la plupart d'entre eux à une quête de sens, à un besoin de partage collectif de valeurs et de repères. Dans son ouvrage intitulé *L'ère du vide*, Gilles Lipovetsky a signalé à quel point l'individualisme triomphant de la modernité a été contrebalancé par « un engouement relationnel particulier », par la quête de solidarité et de fraternité au sein de « microgroupes » et de « réseaux situationnels ». Le récit de Sabourin rend bien compte, dans la pratique, de ce besoin « d'être ensemble ». À ses yeux, marcher vers Compostelle offre avant tout l'« occasion de marcher en communion avec les autres ». « Ce qui m'attire le plus, écrit-il, ce sont les gens, la solidarité des pèlerins, la fraternité » ; « Ce qui se vit surtout ici, c'est un sentiment de fraternité réelle et sincère. Il est si fort qu'il domine dans toutes les rencontres ». Lieu symbolique pour faire mémoire, Compostelle répond à un besoin de filiation

Roland Bourneuf, *penser la vie...*



qui suppose toutefois de ne retenir que le meilleur de l'héritage culturel occidental. Par un retournement mémoriel bien compréhensible, le Saint-Jacques tueur de Maures et dépositaire d'une certaine violence fondatrice a cédé la place à « un Saint-Jacques pèlerin », « humble », « pacifiste » et porteur d'un nouvel humanisme fraternel. Non seulement « le Chemin tout entier est marqué de ces gestes humbles qui donnent au quotidien le supplément de vie qui le rend plus humain », précise Sabourin, mais plus encore « l'euphorie d'une joie toute fraternelle » qui y est présente « aplanit les nationalismes, le racisme et le sexisme ». Visiblement, on est loin du discours critique, voire iconoclaste, qui considère que cette voie sacrée et millénaire a perdu un peu de sa mysticité en devenant une autoroute à pèlerins. Le tombeau de Saint-Jacques est peut-être vide, n'est peut-être qu'un cénotaphe, comme le laissent entendre certains théologiens, cela n'empêche pas plusieurs pèlerins de faire appel au pouvoir de l'imaginaire, de la légende et de l'histoire pour le remplir et pour rendre leur expérience plus riche de sens.

Pierre Rajotte

Roland Bourneuf POINTS DE VUE

L'instant même, Québec, 2012, 117 p.; 17,95 \$

Avec une prose sobre et élégante, Roland Bourneuf nous convie à le suivre dans un parcours à la fois géographique et intellectuel, où en effet lieux physiques, livres, cultures conduisent la réflexion. *Points de vue* rassemble quelque 25 courts essais sur les rapports entre l'espace et l'homme, sur leur interdépendance et leurs influences réciproques. Le « Lac gelé » ouvre de superbe façon le recueil. S'y lit la capacité de l'auteur à faire correspondre la qualité spécifique d'un lieu à une expérience plus universelle : « Mais m'asseoir devant un trou jusqu'à la nuit : je ne peux m'empêcher de voir là une image, ou un symbole, ou une des nombreuses allégories de l'existence que nous fournit chaque journée. Attendre d'attraper un minuscule poisson aussi hypothétique que la venue de Godot ». Ailleurs, il nous parlera de Percé, du Tibet, de cloîtres, de seuils, d'un grand arbre, d'odeurs, toujours en voyant un peu au-delà. Les petits chemins escarpés au bord du fleuve côtoient au fil des pages ces « hauts lieux », comme le mont Saint-Michel, dont l'auteur interroge l'importance qu'on leur donne. Prolongeant la pensée d'Yves Bonnefoy, ce livre montre que « gravir un escarpement ou sentir la

percée de l'Être ne peuvent se confondre et [qu']il serait simpliste de croire que nous seront visités par la grâce si nous nous rendons dans telle ville, telle montagne, telle source ». La grâce nous touche quand nous savons nous arrêter et nous exclure du mouvement incessant des choses. Cependant, la conscience historique est essentielle à cet état bienfaisant ; les événements, les œuvres et les êtres qui les ont façonnées, font en quelque sorte partie de la mémoire du paysage. « C'est un peu comme si nous nous enfoncions et que des strates humaines se déposaient doucement et s'épaississaient au-dessus de nos têtes », dira l'auteur à propos de la vieillesse. Le plus souvent, il se tiendra loin de la métaphore, pour être au plus près du lieu décrit. Peut-être pour que ce livre s'y confonde, qu'il devienne lui-même une borne dans l'espace.

Judy Quinn

Pierre Zaoui LA TRAVERSÉE DES CATASTROPHES PHILOSOPHIE POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE

Seuil, Paris, 2010, 382 p. ; 44,95 \$

La traversée des catastrophes est un très beau livre, mais aussi un livre difficile. Il convient d'en prévenir le lecteur qui s'engage sur ce chemin de pensée parfois familier et souvent déroutant. Si le livre de Pierre Zaoui nous est familier, c'est qu'il cherche à retenir la philosophie au plus près de notre expérience commune de la vie. En revanche, si cet ouvrage se montre déroutant, c'est que l'auteur s'emploie à délivrer le lecteur des formules convenues qui recouvrent cette expérience et en dissimulent la vérité.

Il s'agit d'une entreprise originale qui s'inscrit dans la « lignée souterraine et prestigieuse » à laquelle appartiennent Nietzsche et Deleuze ; lignée de philosophes, souvent hétérodoxes, qui s'est donné pour tâche de penser la Vie. Or qu'est-ce que penser cette vie qui nous est donnée en partage, si ce n'est tenter, « pour le meilleur et pour le pire », comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, d'envisager la part sombre de notre expé-

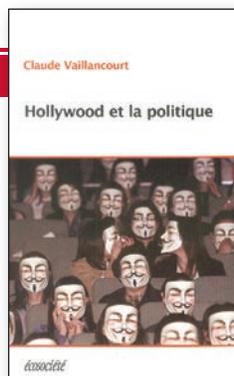
Romancier et essayiste prolifique, Claude Vaillancourt propose ici sa « méthode d'autodéfense intellectuelle » en matière de cinéma américain. Trois types de classification sont proposés par l'auteur : d'abord « le cinéma du *statu quo* », catégorie la plus répandue qui décrit ou exalte le monde tel qu'il est, par exemple dans des films patriotiques, des films de catastrophes ou des films favorisant le placement de produits dans un but publicitaire non avoué ; ensuite le cinéma du questionnement qui reconferme l'ordre établi ; enfin le cinéma subversif, moins publicisé. Ces trois axes constituent la trame de ce livre.

Le corpus choisi est très riche, couvrant *grosso modo* les deux dernières décennies. On y retrouve aussi quelques références à des films moins récents, comme ceux de John Ford ou de Francis Ford Coppola.

Faisant preuve d'une vaste connaissance du cinéma américain, Claude Vaillancourt expose son propos avec netteté, dans un style vivant et efficace, sur un sujet plus complexe qu'il ne le paraît à première vue. On reprochera cependant à l'auteur de ne pas avoir inclus de bibliographie et d'avoir incorporé trop peu de notes en bas de page pour identifier les sources précises de chaque étape de son argumentation, par exemple dans son historique détaillé des nombreuses reventes et acquisitions des *Majors* et autres conglomérats à Hollywood.

Ce livre d'un amoureux du cinéma aborde avec brio un sujet que bien des politicologues (et aussi des sociologues) sont encore réticents à étudier. Toutefois, *Hollywood et la politique* n'est ni le premier ni le meilleur ouvrage sur la politisation de la culture de masse émanant des États-Unis. Ainsi, on lira pour son exhaustivité l'excellent livre de Peter S. Grant et Chris Wood, *Le marché des étoiles*, et surtout le virulent collectif intitulé *Global Hollywood*, publié sous la direction du professeur Toby Miller, de l'Université de Californie. En revanche, *Hollywood et la politique* sera plus accessible à un lectorat non universitaire.

Yves Laberge



Claude Vaillancourt

HOLLYWOOD ET LA POLITIQUE

Écosociété, Montréal, 2012, 165 p. ; 20 \$

rience ? En elle-même, toute vie est confrontation et renvoie à une altérité radicale qui nous heurte, souvent nous meurtrit et toujours nous achève.

Voilà pour quoi Zaoui, figure montante d'une nouvelle génération d'intellectuels français, cherche à dire autrement les parts « impudiques, brûlantes et vulgaires » de l'existence. Dans ces pages, la philosophie descend de ses hauteurs abstraites pour plonger dans le grouillement imprévisible et incessant des vivants aux prises avec la maladie, l'agonie et le deuil. Là, en somme, où s'accumulent ces petites et ces grandes catastrophes que chacun est destiné à traverser.

On retiendra deux moments forts de cette réflexion sur les dimensions catastrophiques de nos vies. L'auteur soutient,

par exemple, que la mort de soi ne constitue pas un problème pour la philosophie, puisque aucun d'entre nous n'expérimente sa propre mort. En revanche, on reconnaîtra que la mort se donne à nous dans l'expérience si fondamentale de la mort d'autrui et, plus justement encore, de la mort de l'aimé et de l'ami. De même, Zaoui rappelle que les catégories de la pensée usuelle se montrent bien insuffisantes, non pas devant la mort comme phénomène universel, mais bien devant le cadavre toujours si singulier. Et il ajoute que l'on ne doit pas rester seul devant le corps impensable du cadavre et qu'il appartient à la collectivité de voiler son insignifiance par le rituel.

Enfin, si le livre est difficile, c'est sans doute parce que devant l'expérience de la maladie, pendant l'accompagnement du

mourant et à la vue du cadavre, nous préférons détourner le regard ; mais aussi parce que, dans sa part analytique, l'auteur a choisi d'adopter une manière de philosopher bien française qui ne privilégie pas toujours l'accessibilité, voire la clarté. Certains demeureront ainsi dubitatifs, si ce n'est médusés, devant l'exposé des mérites heuristiques des concepts deleuziens de « ligne de mort » et de « fêlure ». Convenons donc que ce « manuel de survie », pour reprendre les mots de l'auteur, ne pourra être utile qu'au lecteur bien avisé, tant le désir de ne pas trop s'expliquer est ici manifeste.

Daniel D. Jacques ►

contre l'intégrisme, guerre et récupération politique



Djemila Benhabib

DES FEMMES AU PRINTEMPS

VLB, Montréal, 2012, 162 p. ; 22,95 \$

Avantageusement connue comme pourfendeuse d'un islam glissant de plus en plus vers un traditionalisme rétrograde, Djemila Benhabib utilise une nouvelle fois sa plume acérée pour décrire le quotidien des femmes arabes à la suite des révolutions tunisienne et égyptienne. Car, dit-elle, « je suis persuadée que le prisme de la situation des femmes permet de déterminer le succès ou l'échec des révolutions ».

La Québécoise d'origine algérienne se rend donc sur place : au Caire, en Égypte, et à Tunis, en Tunisie, quelques semaines après les événements historiques qui ont bouleversé ces deux pays (au début de 2011), pour analyser le sort réservé aux femmes et le combat incessant qu'elles doivent continuer de livrer pour maintenir leurs minces acquis.

L'auteure a le grand mérite de mettre le doigt sur l'un des moteurs, trop peu documenté, de la poussée islamiste : au-delà du désarroi économique qui frappe des pays arabes, l'« obsession de la chair », centrée autour de la tenue vestimentaire des femmes, occupe une place démesurée dans le discours intégriste diffusé dans ces pays.

« Ce n'est pas tant par pitié que par résignation que plusieurs femmes portent le voile. Elles doivent se résoudre à faire oublier leur corps, car ce n'est qu'en devenant invisibles qu'elles peuvent prétendre à l'existence. » Si bien que, poursuit l'écrivaine, « l'émancipation sexuelle est un combat décisif contre l'assujettissement social et culturel ».

Même combat, quoique moins lourd en Tunisie, puisqu'il s'agit du pays le plus avancé du monde arabe en matière de relations homme-femme. Or, même dans le pays du jasmin, « la vie post-révolutionnaire oscille entre les moments d'espoir et les jours de grande déprime ». Le dur combat que se livrent religieux et laïques, au sein duquel les femmes occupent une position centrale, démontre que la démocratie, avec sa nécessaire acceptation de la différence, de l'altérité, du respect de la vie privée, ne se fera pas sans heurts maintenant que les islamistes tunisiens, autrefois réprimés, accaparent les principaux leviers du pouvoir.

En somme, un excellent document, qui se lit d'un trait comme un long reportage, pimenté par une expérience de terrain et une sensibilité qui nous permet de mieux saisir la réalité quotidienne d'un monde arabe vraiment en ébullition, dont l'histoire s'écrit au jour le jour.

Yvan Cliche

Présenté et commenté par Bernard Andrès avec la collaboration de Patricia Willemin-Andrès
LA GUERRE DE 1812

JOURNAL DE JACQUES VIGER

Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 156 p. ; 19,95 \$

Jacques Viger (1787-1858), ci-devant collaborateur au journal *Le Canadien*, futur premier maire de Montréal et premier président de la Société Saint-Jean-Baptiste, a participé au conflit britanno-américain qui s'est déroulé en terre canadienne de 1812 à 1814. À 25 ans, le 25 avril 1812, il était devenu l'un des six capitaines des « Voltigeurs canadiens », un corps d'infanterie légère formé de volontaires francophones et levé cette année-là par le major Charles-Michel d'Arumbery de Salaberry. Son *Journal de 1813*, où il relate les faits saillants survenus au front entre le premier avril et le 15 août, est en réalité une correspondance écrite sur le ton léger, amoureux et badin de la conversation familière et adressée essentiellement à son épouse Marie-Marguerite de La Corne (1775-1845). Il fait notamment état, en détail, de l'attaque avortée de Sackets Harbor, une importante base militaire américaine sur le lac Ontario, en face de Kingston.

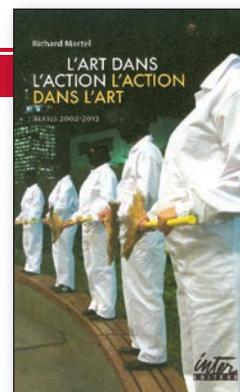
Bernard Andrès réédite ici à l'identique ce document de première main en l'annotant abondamment et en le faisant précéder d'une longue introduction où l'intéresse moins l'histoire militaire événementielle que la commémoration en 2012 du bicentenaire de ce conflit souligné en grande pompe par le gouvernement de Stephen Harper sous l'angle de la récupération politique. Les discours du premier ministre et de James Moore, ministre du Patrimoine canadien et des Langues officielles, de même que les cybersites, présentent en effet les péripéties de cette guerre comme l'« événement fondateur du Canada moderne ». « Une telle (re)lecture de l'histoire canadienne », affirme d'entrée de jeu Bernard Andrès, « appelle [...] une contre-lecture, ou, du moins, [un] déchiffrement

En regroupant une douzaine de ses textes parus au cours de la récente décennie dans la revue *Inter, art actuel*, l'auteur livre un aperçu tonique de ce qu'il souhaite comme relation entre l'art et la vie. Par relation, sans doute faut-il entendre osmose, adéquation, fusion, tant les perspectives ouvertes par Richard Martel exigent des vocables rénovés. On ne parle plus d'œuvre d'art, mais de *propositions artistiques*. La notion d'objet s'estompe au profit de celle d'événement. Mais il y a plus qu'un déplacement sémantique. Ainsi, l'éthique dispute l'avant-scène à l'esthétique traditionnelle. Ainsi, la multidisciplinarité des artistes modernes témoigne d'une « nouvelle renaissance : contre l'hégémonie du produit en tant que marchandise ». Ainsi, le musée voit son silence feutré perdre une part de son attrait : « [...] nous avons postulé que faire de l'art où il y en avait déjà, disons au musée, reste de l'art, mais que ce n'est pas très courageux ! » À lui seul, ce terme de courage donne une portée tangible aux *propositions artistiques*. « Au cours des 20 ou 30 dernières années, écrit Martel, l'activité des poètes et des artistes s'est très diversifiée, elle s'est émancipée de l'œuvre pour s'infiltrer, pour intervenir dans la matrice sociale, directement. »

Martel veille à signaler qu'il ne s'adonne pas à un périple étroitement personnel. Au fil des décennies, d'autres créateurs ont soudé leurs perspectives aux siennes. Une équipe est née qui s'est dotée d'instruments (revues, publications...) susceptibles de répandre la vision d'un art lié à la vie. Les appellations, fidèles à ce respect du réel, ont évolué ; les recours aux médias traditionnels, décevants ou trop lourds à entretenir, ont été soit abandonnés, soit réévalués. Preuve que *l'art dans l'action* sait opposer la vie à l'embourgeoisement.

Soudé à la vie, l'art en partagera les contraintes et les défis. Il devra consentir l'effort d'analyse, de réflexion, de responsabilité historique sans lequel il risquerait de confondre le significatif et l'épidermique. La postface de Michaël La Chance signale qu'en Martel se rejoignent l'intellectuel et l'artiste : « L'intellectuel entreprend d'expliquer et de décrire, tandis que l'artiste se propose de participer et de métaphoriser ». Du coup, hommage est rendu à Richard Martel « à la fois artiste et théoricien ». Ce métissage pousse l'art vers deux types de résistance. D'une part, l'art combat la globalisation : « Il est nécessaire que l'approche de l'univers artistique s'émancipe face à l'économisme et à sa quête centraliste et intégrationniste ». D'autre part, il rejette « l'autorité dominante des institutions sous le contrôle de la marchandisation qui, paradoxalement, proposent un nivellement de la créativité par un assujettissement à la norme ». Il fallait s'y attendre : un art inséparable de la vie ne peut qu'assumer un rôle social et politique. L'écriture, musclée et compacte, exige du lecteur un effort vite récompensé.

Laurent Laplante



Richard Martel

L'ART DANS L'ACTION L'ACTION DANS L'ART

TEXTES 2002-2012

Inter, Québec, 2012, 156 p. ; 19,95 \$

attentif des discours de 2012 sur 1812 ». Et l'essayiste de s'employer à montrer « comment ce grand et beau récit du Nouveau Canada conservateur compose avec les faits historiques ».

Il relève par exemple les erreurs du « casting historique » du site gouvernemental officiel *La guerre de 1812* et précise les défauts d'harmonisation entre les énoncés de ce site. Il note également l'ignorance, ou presque, dans laquelle sont laissés les héros francophones de 1812 et rétablit le rapport des forces en présence à la bataille de Châteauguay, en

1813. Pour les Canadiens anglais, de conclure Bernard Andrès, la victoire sur les républicains yankees se joua sur les plans identitaire et guerrier. Pour les Canadiens français, ancêtres des Québécois, elle « permit de redorer [leur] blason militaire avec [d]e Salaberry et ses Voltigeurs » et « raffermir [...] leur projet national (porté par les Patriotes), mais elle ne constitua pas une victoire politique, face à l'oligarchie coloniale ». Comme Jacques Lacoursière, Denis Vaugeois, Luc Lépine et Jean Lamarre commentant avant lui ces sujets controversés, Bernard

Andrès prend donc nettement position au sujet de la « vision angélique de l'union sacrée » des Hauts et Bas-Canadiens et de la « nouvelle relecture mémorielle » gouvernementale faite « sur le mode de l'auto-satisfaction et d'un optimisme béat » : il dénonce la « campagne idéologique greffée sur [la] campagne militaire » de 1812 et moque le « feu d'artifice commémoratif » auquel elle a donné lieu.

En voyant les différences de perception autour de mêmes événements, le lecteur retrouve les « deux solitudes » décrites par Hugh MacLennan dans son

Israël et la normalité, le présent de la création



fameux roman de 1945. En se gaussant du « délire commémoratif » du bicentenaire de 2012, l'essai de Bernard Andrès a le grand mérite de redresser les perspectives.

Jean-Guy Hudon

Elias Levy COMPRENDRE ISRAËL

Ulysse, Montréal, 2012, 120 p. ; 17,95 \$

Il n'est jamais facile de tracer, en quelques pages, les contours historiques, politiques, économiques et culturels d'un pays, et encore moins d'Israël, tellement celui-ci attise la vindicte d'une grande partie de la population mondiale.

Le Montréalais Elias Levy accomplit ce tour de force. En 120 pages très bien ramassées, ce journaliste primé réussit à faire un tour d'horizon complet d'une terre trois fois millénaire, mais dont l'histoire récente est probablement celle qui a fait couler le plus d'encre depuis les dernières décennies.

Depuis sa création en 1948 en effet, Israël, qui rassemble 40 % de la population juive mondiale, est associé à un conflit inextricable qui nous fait gravement oublier que, derrière ses efforts obligés de guerres, ce pays dispose de tous les attributs d'un État moderne, dont les réalisations sociales, économiques,

artistiques, impressionnantes, restent méconnues.

Ces réalisations sont ici exposées dans toutes les sphères d'activité, permettant ainsi à tout voyageur ou au lecteur intéressé de se munir des informations de base sur ce pays unique. Informations qui d'ailleurs souvent surprennent : qui sait, par exemple, que l'on peut skier en Israël ?

Le lecteur retiendra de cette lecture dense le miracle qu'est la renaissance de l'hébreu moderne, point d'ancrage d'une population très multiculturelle, représentant plus de cent origines différentes. Une langue qui est le « ciment identitaire de la société israélienne », dit l'auteur, mais qui fait aussi place à l'arabe comme langue nationale, parlée par une communauté arabophone disposant de plein droit de la nationalité israélienne, et dont « la situation socioéconomique est bien meilleure que celle des autres populations arabes du Moyen-Orient ».

Israël se distingue aussi par son dynamisme entrepreneurial, notamment dans les technologies de l'avenir (nanotechnologies, biotechnologies). Un élan soutenu par une bouillonnante démocratie, parfois vécue comme un handicap : le système électoral en Israël permet en effet la représentation des courants minoritaires, notamment religieux, qui contribuent à alimenter une fracture profonde

de la société israélienne, entre citoyens libéraux et tenants des valeurs juives traditionnelles.

L'épilogue d'Elias Levy démontre sa profonde connaissance du sujet : il y résume les défis d'Israël, État aspirant à une « normalité » qui lui est singulièrement refusée par des voisins souvent belliqueux et dont les révolutions arabes ont fait émerger un intégrisme islamique peu en sympathie avec l'État hébreu. Ce n'est donc pas à court terme, tant s'en faut, que le souhait profond des citoyens israéliens de retrouver une vie normale se réalisera.

Yvan Cliche

Louise Warren APPARITIONS

INVENTAIRE DE L'ATELIER

Nota bene, Québec, 2012, 118 p. ; 19,95 \$

Inventaire de l'atelier : ces mots invitent celui ou celle qui aborde le dernier ouvrage de Louise Warren à explorer son lieu de travail, certes, mais surtout à l'accompagner au fil de la gestation d'un écrit et de sa fabrication. Dès les premiers fragments, le lecteur convié dans l'atelier aux heures où l'écrivaine s'y trouve peut l'écouter penser. Elle s'attarde aux objets qui s'offrent comme filons à suivre. Elle se poste à la fenêtre pour regarder la lumière se répandre sur le lac. Par ses mots, ses images, elle introduit son hôte dans le vif de l'émotion subtile que le spectacle soulève en elle. Puis elle repasse avec lui le seuil de l'atelier, quitte la maison pour le bois, la ville ou le studio d'une peintre à Budapest.

L'atelier déborde ses limites physiques. Le lieu où se forge l'écrit est cet espace de recueillement qu'il nous est donné de découvrir. Un espace intérieur que l'extérieur nourrit et inversement. Un creuset où se déposent et se fondent observations, perceptions, rêves, et ces précieuses « apparitions » porteuses d'un sens à débusquer. C'est le véritable lieu de l'intime, là où pourra sourdre une voix qui cherche à se dire, explique-t-elle, qu'on entendra si l'on fait silence. L'imaginaire et la pensée y puiseront pour

Déliquescence et capitalisme

En typique homme de gauche, le poète, essayiste et humaniste Paul Chamberland jette un éclairage puissamment révélateur et révoltant sur le fonctionnement vicieux et ravageur du monde actuel et dans le même souffle propose des solutions d'une totale impertinence pour y remédier.

Dans sa puissante démonstration du règne des marionnettes, l'auteur expose d'abord les péripéties de la contestation étudiante québécoise du printemps et de l'été 2012 et dénonce la violence stérile, législative, policière et médiatique des tenants de la loi du plus fort à laquelle les potentats libéraux, ces minables exemples de gérants serviles de la déliquescence au service du capitalisme financier, ont eu recours pour résoudre la crise. Déjà dans cette première partie, sont décortiqués quelques éléments de la logique du système mondialisé d'exploitation et de domination qui aliène tous les humains de la terre sous l'administration des pantins de la destruction.

Cependant, c'est lorsqu'il déborde l'analyse de cette crise locale que Chamberland s'attaque avec science et rigueur, et de manière concluante, aux gestionnaires cupides et bornés de l'État, du marché et du savoir, dont le pouvoir réel réside dans la seule gouvernance d'un monde qu'ils ne créent ni n'orientent. Ces manipulateurs-manipulés guidés par la main invisible et machinale du marché n'en sont pas moins les puissants vecteurs de la destruction, étouffant toutes les expressions possibles de l'autonomie collective et individuelle. Destruction de l'humanité de l'humain.

La démonstration de ce processus de déshumanisation activé par les pantins du système est en fait l'objectif fondamental de l'auteur, poursuivi d'un ouvrage à l'autre, depuis le début des années 2000. Ici, il montre comment la dangerosité de ces manipulateurs-manipulés s'accroît sans cesse au rythme infernal des avancées technologiques, pour arriver à faire de chaque personne une marionnette d'elle-même.

Comment venir à bout d'une telle menace puisque « la pente qui fait glisser de l'humain à l'inhumain est difficile à percevoir : la provenance endogène du non-humain est inapparente » ? Paul Chamberland compte sur un nouvel usage des trois vertus théologiques : la foi, l'espérance, l'amour du prochain. En effet, cela commence par le *dégrisement* et il s'accomplit par la main tendue à un ami lointain, une invitation au partage d'un même rêve. Malgré la profondeur déjà atteinte de l'abîme et bien qu'il ne cesse de se creuser, la résistance demeure possible. Il s'agit de croire à un monde meilleur et de l'espérer dans l'attente miraculeuse de la disparition du mal. C'est un pari que nous pouvons aussi bien gagner que perdre.

Prions, mes frères.

Andrée Ferretti



Paul Chamberland

LES PANTINS DE LA DESTRUCTION

Poètes de Brousse, Montréal, 2012, 110 p. ; 12 \$

donner forme au livre à venir et permettre à cette voix de se déployer.

La tasse du père, le rayon de bibliothèque vide, une phrase de Handke, l'oiseau mort dans le sentier. Comme bien d'autres, ces choses vues ou lues lui permettent de « rêver le livre » avant de commencer à l'écrire dans la tête, « en périphérie », au fur et à mesure que le corps et l'esprit s'imprègnent de celles-ci. Dans le retrait de l'agitation et l'abandon au réel, se déroule un travail complexe où les visions renvoient à ce qui est enfoui et névralgique, ce qui doit être extrait des profondeurs. « Installer la forme » aide

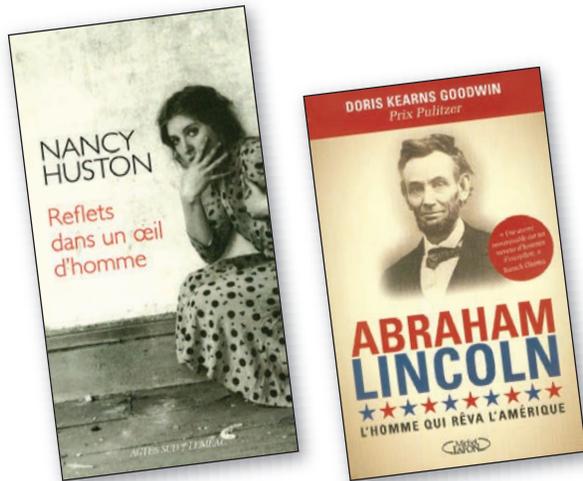
l'auteure à penser le pressenti, à « dégager l'émotion de son trop-plein », à clarifier l'image. Selon elle, le fragment convient tout à fait à la saisie rapide de « l'apparition », car il est « proche du jaillissement ». À force de présence immobile au cœur du flou, les fragments se posent comme des pierres de gué. Le livre s'écrit. Bientôt, la rive est atteinte. De nouvelles couches de sens ont fait surface.

Louise Warren met le temps et le soin qu'il faut pour que le lecteur vive, en quelque sorte, le présent de la création. Elle le fait avec la grande générosité de qui ne craint plus que se taisent à jamais

les voix fragiles « que nous hébergeons » parce que dans la solitude elle a appris sa façon de les accueillir. Elle libère ainsi le travail du poème d'un inutile mystère et témoigne des diverses « traversées » que l'écriture suppose. Cette transparence touche et favorise la fréquentation de la poésie. Son essai constitue un précieux témoignage sur la création, à la fois dévoilement authentique et leçon d'humanité.

Hélène Lépine ►

| stéréotypes, Lincoln qui rêva l'Amérique



Nancy Huston
REFLETS DANS UN ŒIL D'HOMME
 Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2012,
 306 p. ; 32,95 \$

Qui est familier de l'œuvre romanesque et des essais de Nancy Huston ne s'étonnera pas qu'elle se soit intéressée à la représentation de la femme, tant sur le plan social que culturel, dans la société occidentale. L'essayiste part ici du constat, voire de ce qu'elle considère comme un dogme, qui cherche à établir depuis quelques décennies que les différences entre les sexes ne seraient pas essentiellement biologiques, mais socialement construites. Partant de là, Nancy Huston s'emploie à décortiquer les rouages d'un discours qui a marqué certains courants du mouvement féministe du siècle dernier, qui rejettent toute forme de différenciation autre que socioculturelle pouvant influencer sur le comportement des hommes et des femmes. Sa critique des « études de genre » (*gender studies*), dont elle dénonce avec vigueur certaines dérives, est pour le moins sévère et partielle en ce qu'elle rejette en bloc les apports de l'ensemble des études conduites en ce domaine au cours des dernières décennies sous prétexte que « pour certains spécialistes de cette discipline, il existerait non deux mais toute une palette de sexes, tout un nuancier de comporte-

ments, de choix et de goûts sexuels, irréductibles au masculin comme au féminin ». Certes, cette position ne laisse que peu de place à la nuance, à la discussion ; fallait-il pour autant adopter une position aussi tranchée pour en dénoncer l'exiguïté de pensée ? L'angle est davantage celui de la confrontation que du débat.

L'intérêt de cet essai, malgré ses limites (en grande partie dues aux nombreuses redondances qui desservent par moments le propos), réside ailleurs. Nancy Huston soulève maintes questions sur notre rapport à la sexualité, à la pornographie, sur notre façon de voir les relations entre hommes et femmes. S'appuyant tour à tour sur son expérience personnelle, sur des entretiens et sur une recherche documentaire plurielle, elle révèle les contradictions d'une société qui s'évertue, d'une part, à nier les différences fondamentales entre les sexes et, d'autre part, à les exacerber en multipliant des images stéréotypées auxquelles hommes et femmes tentent désespérément de s'identifier. Un essai qui interroge tout autant qu'il dénonce les attitudes et les positions que nous adoptons en ce domaine, et qui mérite donc qu'on s'y attarde.

Jean-Paul Beaumier

Doris Kearns Goodwin
ABRAHAM LINCOLN

L'HOMME QUI RÊVA L'AMÉRIQUE

Trad. de l'américain par Catherine Makarius
 Michel Lafon, Paris, 2012, 334 p. ; 29,95 \$

En mai 1860, quand il est choisi pour représenter le nouveau Parti républicain aux élections présidentielles de l'automne, Abraham Lincoln se voit propulsé à la tête d'une coalition regroupant des mouvements politiques divers (Parti whig, Parti démocrate, Free Soil Party, etc.), réunis autour d'un idéal anti-esclavagiste commun. Pour fédérer ces différentes forces politiques afin de sauver l'Union – son élection ayant *de facto* entraîné la sécession des États sudistes –, Lincoln aura le coup de génie de réunir dans son cabinet quelques-uns de leurs principaux chefs. C'est l'histoire de cette coalition d'adversaires politiques qui est au cœur du livre de Doris Kearns Goodwin intitulé en anglais *Team of Rivals, The Political Genius of Abraham Lincoln*.

Abraham Lincoln, L'homme qui rêva l'Amérique n'est donc pas une biographie au sens classique du terme. Après sa lecture, on ne saura rien de l'enfance de Lincoln (pas même la date ou le lieu de sa naissance), rien de son parcours scolaire, rien des expériences qui ont façonné sa vie intellectuelle ou sentimentale et on connaîtra très peu de choses sur sa vie professionnelle d'avocat itinérant. Kearns Goodwin ne s'intéresse qu'à l'homme politique qui entre sur la scène nationale en 1860. Surtout, elle s'intéresse à ses relations avec les membres de son cabinet de guerre, en particulier avec ses trois adversaires lors de la convention de Chicago.

Ainsi fait-on de larges incursions dans la vie de William Henry Seward, le puissant sénateur whig de l'État de New York, que tout le monde donnait victorieux à la convention de mai 1860, qui deviendra secrétaire d'État (ministre des Affaires étrangères) et le confident politique le plus proche de Lincoln. Du groupe se détache également la figure d'Edward Bates, juge à la retraite et *paterfamilias* comblé, à la feuille de route politique

Correspondance à six mains

Les chercheurs qui ont rendu cette publication possible ont raison d'en souligner l'originalité : « Il est rare d'avoir accès à une correspondance à trois voix ». En revanche, le titre du bouquin laisse songeur : en effet, *Une famille extraordinaire* peut laisser l'impression que des chromosomes communs reliaient Jacques Ferron, sa sœur Madeleine et Robert Cliche, époux de Madeleine. Certes, trio il y a, mais les signatures révèlent deux familles. À lire certaines lettres, on devra même admettre que le sang Ferron n'astreint pas tous ses membres à une seule orthodoxie.

Au départ, Jacques occupe presque seul l'avant-scène. Il voltige, pique, multiplie les cabrioles, fréquente la poste. La médecine l'intéresse, mais il lui tarde de se consacrer à l'activité littéraire dont il rêve depuis le collège. Huit des dix premières lettres du recueil sont de lui. Peu à peu, cependant, Robert Cliche, ancien compagnon d'université, se faufile dans le décor. Madeleine Ferron n'apparaît qu'à la seizième lettre ; c'est pourtant elle qui vaudra à cette correspondance de haut vol ses moments les plus dramatiques. Alors que Robert et Jacques échangent leurs opinions aussi allègrement à propos de politique, d'automatisme, de théâtre qu'au sujet de la Beauce ou de la Gaspésie, Madeleine quadrille avec vigilance et affection son tumultueux fief familial. Les relations entre les sœurs Ferron et le reste du clan sont, en effet, tenaces et de maniement délicat : le courant artistique y vibre dans toute sa liberté. Quand, au fil des ans, Robert Cliche verra décroître sa ferveur libérale et que Jacques Ferron se permettra des originalités de célébrité géniale et imprévisible, Madeleine deviendra la référence apaisante pour les deux ego masculins.

Un propos de Jacques au sujet de leurs parents provoque une réaction acide de Madeleine. « Je continue de considérer ta mère avec un certain mépris, écrit Jacques comme s'il ne s'agissait pas également de sa propre mère : elle s'est laissée mourir, elle est morte comme elle est née, comme une plante, comme une bête, toute en Dieu. Comme je lui préfère ton père ! Sa mort a été un acte de courage et de liberté. » Madeleine couve un temps sa réplique, elle n'en sera que plus cinglante. C'est au secours du père, suicidé, qu'elle semble voler d'abord : « Tu as bien raison de mépriser ton père, moi aussi, je lui trouve bien des torts. Et son plus grand tort, c'est peut-être de t'avoir fait instruire, vaut mieux être ignorant quand on manque de cœur et de jugement ». Madeleine enchaînera avec une épître digne d'un scalpel rugissant. Jamais Jacques ne s'excusera, mais il n'adoptera plus le même ton. La correspondance s'en ressent.

Sobrement, sans fausse pudeur ou voyeurisme, Lucie Joubert et Marcel Olscamp ajoutent ainsi un jalon à leur remarquable travail d'hommage et de reconstitution. Cette étape épistolaire mène le lecteur tout juste au lendemain de l'élection de Jean Lesage (1960) : les trois personnalités en auront encore beaucoup à dire ! Qu'il soit permis d'exprimer une certaine hâte...

Laurent Laplante



Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche

UNE FAMILLE EXTRAORDINAIRE

CORRESPONDANCES 1 / 1946-1960

Édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Leméac, Montréal, 2012, 432 p. ; 29,95 \$

prestigieuse, qui deviendra procureur général (ministre de la Justice). Kearns Goodwin nous présente également le plus ardent des défenseurs de l'idéologie anti-esclavagiste, Salmon P. Chase, l'ancien chef du Free Soil Party. Devenu secrétaire au Trésor dans le cabinet Lincoln, il est dépeint comme un allié politique incontournable, mais imbu de sa propre importance.

À travers la correspondance de ces hommes et celle de leurs proches, à travers

leurs témoignages et les journaux intimes des personnes qui les côtoyèrent, Doris Kearns Goodwin nous les donne à voir aussi bien dans leur vie publique que dans leur vie privée. Tout en exploitant abondamment et avec beaucoup d'à-propos une documentation de première main, l'auteure évite le double piège de l'austérité académique et de l'hagiographie. En lieu et place, elle nous gratifie d'un récit vif et passionnant sur l'un des plus tragiques épisodes de l'histoire des

États-Unis tout en brossant le portrait « à hauteur d'homme » d'un personnage politique qui a profondément marqué l'histoire de son pays et dont les idéaux ont nourri de grands espoirs partout dans le monde.

Yvon Poulin ►



David Robichaud et Patrick Turmel
LA JUSTE PART

REPENSER LES INÉGALITÉS, LA RICHESSE ET LA FABRICATION DES GRILLE-PAINS

Atelier 10, Montréal, 2012, 97 p. ; 9,95 \$

Dans la polarisation sociopolitique qui se dessine au Québec depuis quelque temps et qui a connu un certain apogée au cours du « Printemps érable », on sent que les tenants de la droite bénéficient d'un argumentaire qui, pour simpliste qu'il puisse paraître à d'aucuns, s'avère bien huilé grâce à un discours développé et ressassé depuis maintenant de nombreuses années, d'abord aux États-Unis et dans l'Ouest canadien, et maintenant au Québec avec certains animateurs radio, chroniqueurs et commentateurs de l'actualité qui martèlent leurs revendications libertaires et leur dénonciation d'un État trop présent et maternel. Devant eux, la gauche ne semble avoir à opposer qu'un discours plein de bonnes intentions mais vieillissant et qui peine à trouver des arguments rationnels. C'est ainsi que certains intellectuels cherchent à renouveler le discours de la gauche en réarticulant directement leurs arguments en réponse à ceux du néolibéralisme.

C'est dans cette optique que les auteurs de cet opuscule démontent les principaux axiomes de la droite, à commencer par le mythe de l'*homo*

crusoeconomus (néologisme créé par eux pour désigner l'approche qui consiste à considérer le fruit des efforts des agents économiques sans tenir compte de l'apport de leur environnement, comme si nous étions tous des Robinson Crusoe), et montrent que l'égalité des droits ne peut exister sans égalisation des chances, et que la liberté totale ne peut que mener au chaos.

Ils le font dans un style clair et vivant, et avec des démonstrations accessibles, bien étayées et parfois étonnantes (saviez-vous, par exemple, qu'il est statistiquement prouvé qu'on a beaucoup plus de chances de se rendre à la Ligue nationale si on naît en janvier, et que cet avantage indu s'explique rationnellement?).

Certes, on pourrait reprocher aux auteurs un certain manque d'impartialité qui les amène à ne même pas évoquer les dérapages et inconvénients d'une politique socialisante (rien n'étant parfait), mais d'autres s'en occupent. L'équilibre est ainsi rétabli.

François Lavallée

Guillaume Lavallée

DANS LE VENTRE DU SOUDAN
CHRONIQUE DES DERNIERS JOURS D'UN GÉANT

Mémoire d'encrier, Montréal, 2012, 269 p. ; 29,95 \$

Il n'est pas fréquent qu'un journaliste québécois, travaillant au surplus pour une agence de presse étrangère (ici l'Agence France-Presse, AFP), ponde un livre de correspondant étranger dans un des pays les plus difficiles du monde. En effet, les passionnés lisent en général des ouvrages de journalistes britanniques, français ou américains, qui sont quasiment les seuls à nous donner accès à l'actualité des points chauds de la planète.

On ouvre donc le livre de Guillaume Lavallée avec le plus grand intérêt, et le résultat ne déçoit pas, au contraire, et ce, d'autant que la réalité fort complexe de ce pays mérite mieux en effet que de courts reportages. Correspondant de l'AFP au Soudan, l'auteur a été aux premières loges d'un des grands bouleversements des dernières années, soit l'accession en 2011 du Sud-Soudan à l'indépendance, devenant ainsi le 54^e État du continent africain.

Le livre nous permet donc de mieux comprendre pourquoi le sud du pays a si massivement dit oui à l'indépendance, mais aussi de plonger dans le conflit sanglant du Darfour, et dans les réalités byzantines de ce vaste pays : « [...] la tragédie n'est pas le divorce, mais les deux siècles passés et peut-être ceux à venir. Le paradoxe, c'est la sincère hospitalité des Soudanais, leur gentillesse, leur grandeur d'âme : comment des gens aussi avenants ont-ils pu s'entretuer ? »

C'est que le Soudan n'a jamais pu établir un minimum de relations fonctionnelles entre sa composante arabophone, musulmane, ancrée à Khartoum, et celle plus enracinée dans l'Afrique, majoritairement chrétienne : « Les Sudistes ont été piétinés, mésestimés, écrasés, négligés et se sont toujours relevés, dignes ».

Quant au Darfour, à l'ouest, composé à moitié de populations arabes, et de diverses autres ethnies, il a été victime

Des inédits... de 1832 à 1834

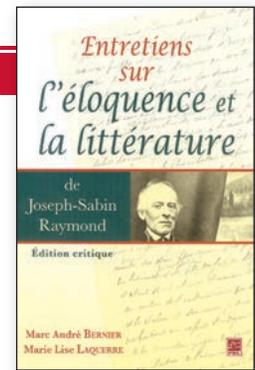
Ordonné prêtre en 1832, Joseph-Sabin Raymond (1810-1887) a passé sa vie à enseigner la rhétorique, la littérature, la philosophie et la théologie au Séminaire de Saint-Hyacinthe, dont il fut aussi le préfet des études et le supérieur. Les *Entretiens sur l'éloquence et la littérature*, qui sont ici publiés pour la première fois, ont été « rédigé[s] selon toute vraisemblance entre l'automne 1832 et l'été 1834 » et constituent « l'ouvrage de critique littéraire, de réflexion rhétorique et de théorie esthétique le plus important du premier XIX^e siècle québécois ». Cette « œuvre de jeunesse » restée inachevée incarne la réaction religieuse et littéraire de l'auteur à la philosophie des Lumières et à la Révolution française.

Les *Entretiens* utilisent le procédé classique d'échanges entre des interlocuteurs identifiés par des lettres (de « A » à « F »), à la manière des *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon, et empruntent le ton et l'inspiration générale des *Soirées de Saint-Petersbourg* de Joseph de Maistre. Joseph-Sabin Raymond y convoque l'autorité des Platon, Démosthène, Cicéron, Pascal, Chateaubriand et autres de Bonald, sans oublier celle de La Mennais, dont les idées, avant leur condamnation par Rome, ralliaient toute l'équipe pédagogique du Séminaire de Saint-Hyacinthe. Mais ce sont surtout les ouvrages de Pierre-Sébastien Laurentie qui demeurent la principale source du jeune abbé, qui les cite abondamment. Les six interlocuteurs, ou « devisants », discutent de la nouvelle littérature romantique, interrogent les mérites de la littérature classique, réfutent la pensée des Lumières, passent en revue les vertus des anciens orateurs grecs et latins et rappellent des convictions exprimées sous forme d'axiomes : « l'objet de l'éloquence », c'est « le vrai à persuader, le bien à prouver » ; « le beau est la splendeur du vrai » ; « la littérature est l'expression de la société »... Joseph-Sabin Raymond défend ardemment les théories ultramontaines qu'il reprendra toute sa vie dans ses nombreuses œuvres ultérieures. Il faut, dit-il par exemple, que « la littérature aille demander ses inspirations au catholicisme ». Ailleurs il raille les « colosses aux pieds d'argile » comme « Bacon, Locke, Condillac, Voltaire ». Ce dernier se voit tout particulièrement décrié lorsque l'éducateur dénonce les « niaiseries voltairiennes » et « la secte hideuse et cynique [...] de l'école voltairienne »

En annexe, les éditeurs ont eu l'heureuse idée de reproduire deux lettres adressées par le prêtre québécois à Chateaubriand et à La Mennais, de même que son article sur ce dernier, dont M^{gr} Lartigue a interdit la publication. Les deux lettres traduisent des sentiments de reconnaissance admirative, voire d'exaltation, pour les écrits des destinataires tandis que l'article résume le parcours tumultueux de l'auteur des *Paroles d'un croyant*, condamné en 1834 : après avoir encensé l'ecclésiastique breton, Joseph-Sabin Raymond exprime sa soumission au décret papal et accable d'injures son ancien modèle en le traitant de prêtre « démagogue » et « sacrilège », d'« apôtre de l'anarchie », de « ministre prévaricateur », « indigne » et « traître à son Dieu », de « rebelle », de « parjure » et d'« imposteur ».

Les éditeurs critiques proposent au total une lecture significative et fort documentée, qui reflète de belle façon l'orthodoxie philosophique et théologique d'une époque où l'ultramontanisme s'apprêtait à déferler sur le Québec.

Jean-Guy Hudon



Édition critique de Marc André Bernier et Marie Lise Laquerre

ENTRETIENS SUR L'ÉLOQUENCE ET LA LITTÉRATURE DE JOSEPH-SABIN RAYMOND

Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 167 p. ; 24,95 \$

d'une capitale, Khartoum, dirigée ces dernières années par un islamiste radical (Omar el-Béchir) reléguant la région pour son pétrole, alors que ce territoire avait autrefois été complètement oublié et délaissé, voire méprisé.

Et l'auteur de conclure, avec justesse : « Depuis l'indépendance du pays, les rébellions [...] ont toutes pris les armes

contre le pouvoir central de Khartoum en réclamant la même chose : un meilleur partage des richesses, la fin de la marginalisation par rapport au pouvoir central. L'opposition entre Khartoum, la 'ville-État', et les périphéries constitue la trame de fond, le squelette, de tous les conflits récents éprouvés par ce colosse d'Afrique ».

Yvan Cliche